

CINÉMED Le 40^e Festival du cinéma méditerranéen se poursuit à Montpellier jusqu'au 27 octobre

L'Antigone d'or dans l'objectif

Dix longs-métrages inédits sont en compétition pour la récompense suprême. Des favoris se détachent.

Qui, cette fois, a inventé le film à couper le souffle ? C'est avec cette seule question post-itée, et sur la porte des méninges, et sur le volet des rétines, que l'on veut toujours aborder la compétition pour l'Antigone d'or dans le cadre du Festival du cinéma méditerranéen de Montpellier.

Puisqu'il est absurde autant qu'injuste de vouloir juger d'œuvres qui n'ont en commun que leur point de départ géographique et leur destination cinématographique, il ne reste qu'à goûter le voyage. Et des goûts et des couleurs, comme on dit... En outre, des dix longs-métrages en lice, à mi-parcours de cette 40^e édition, nous n'avons pu en voir que huit ; ce qui nous préserve de toute tentation définitive.

Des gestes de cinéma

C'est donc en toute "humilité multipliée de subjectivité" qu'on ose ce panoramique bruité par cette seule question : qui a inventé le film à couper le souffle ? Déjà, il y en a, et beaucoup. Quand souvent l'urgence de dire prime sur la nécessité, voire la possibilité, de le dire bien, la sélection s'avère cette année particulièrement habitée par l'envie de cinéma. Ainsi, *Les Météorites*, premier long envoûtant signé Romain



■ "Sibel", conte féministe et splendeur totale, de Çağla Zencirci et Guillaume Giovanetti. DR

Laguna (talent à suivre de près originaire de Béziers !), transcende-t-il le naturalisme de son fond par la puissance onirique de sa forme ; force qui doit autant au cadre qu'à ce qui s'y meut. Et ainsi l'efflorescence d'une belle adolescente passionnée de prendre la dimension d'un mystère cosmique aux vibrations telluriques...

Le passage à l'âge adulte est également au centre du superbe deuxième film de la réalisatrice et scénariste italienne Laura Luchetti. Dans *Fiore Gemello*, elle saisit la rencontre de deux innocences en cavale sous le

soleil de Sardaigne. Lui est un migrant ivoirien volontaire et affable, elle une fugueuse mutique qui a réchappé d'une agression. Là encore, la simplicité de l'histoire est bousculée par un montage qui révèle peu à peu la communauté tragique de ces tourtereaux sans plus de nid, et magnifiée par un filmage attentif et sensible.

Changement d'horizon avec *Le jour où j'ai perdu mon ombre* (déjà récompensé du Lion du futur au dernier festival de Venise) mais pas forcément de procédé narratif : pour rendre compte de la situation de la

Syrie, la réalisatrice Soudade Kaadan passe par la fable aux métaphores évidentes et déchirantes. Et son constat est terrible. De même, la Palestine, telle vue par le très doué et très impliqué Bassam Jarbawi dans *Mafak*, l'espoir n'a guère d'espace et la vie se débat pour ne pas s'étioler derrière les murs métaphoriques ou réels bâtis par l'occupant israélien. Pour retrouver souffle, sourire et (allez, soyons fous, soyons doux) espoir, il y a l'épatant *Tel Aviv On Fire* de Sameh Zoabi : le réalisateur de l'Antigone d'or 2011, *Téléphone arabe*, persiste

dans son désir de comédie et passe cette fois par le truchement de la fabrication d'un *soap opera* apprécié (et revu et corrigé) par les deux "camps" pour nous dire le conflit israélo-palestinien. Et donc en rire !

Deux pures splendeurs

Après cette petite merveille drolatique, finissons par deux pures splendeurs, oui, deux souffles coupés, dont on est ressorti le cœur affolé, le regard décillé, le cerveau feu-d'artifice ! Ainsi, l'Italien Edoardo de Angelis imagine-t-il avec *Il vizio della speranza* une épopée mythologique gorgée de visions trasho-sulpiciennes, tout en traitant de la réalité de la prostitution, du commerce des ventres et des êtres sur le rivage le plus paupérisé de Naples. Ouf !

Formellement à l'opposé, d'une pureté esthétique et d'une précision documentaire mieux que saisissantes, enveloppantes, le film *Sibel* de Çağla Zencirci et Guillaume Giovanetti part, lui, d'un particularisme montagnard turc (une langue sifflée) et d'une héroïne chasserresse et muette, pour s'épanouir peu peu en conte sublime, panthéiste, d'une portée universelle, sur l'émancipation intime et collective. Dès qu'on a retrouvé un peu de souffle, on y retourne !

JÉRÉMY BERNÈDE

jberned@midilibre.com